

II

San Diego, Californie, le 10 septembre 2001

Le vieil homme quitta comme à regret la chaise longue d'où il observait, d'un regard distrait, le va-et-vient dans le port militaire de San Diego. Il avait établi sa maison au-dessus de la ville, perchée sur une colline caillouteuse aux confins du désert californien. Le paysage sec venait mordre jusqu'aux rives de l'océan. Il dressa sa maigre carcasse, presque ascétique, sur la terrasse blanche et en dénoua un à un les muscles, comme un chat au réveil.

— Pas mal, pas mal du tout ! dit-il sur un ton satisfait, habitué qu'il était, comme tous les solitaires, à parler seul à haute voix dans le silence de sa demeure.

À plus de quatre-vingts ans, il pouvait encore user convenablement de tous les éléments de son corps terrestre. Ses réflexes étaient plus lents, bien sûr ; ses muscles se raidissaient et il ne voulait pas tenir compte des douleurs qui parfois le meurtrissaient.

Il jeta un dernier coup d'œil sur le port, en contrebas. Le porte-avions *Georges Washington* levait l'ancre. De puissants remorqueurs le tiraient vers les passes, tandis qu'un destroyer d'escorte ouvrait la voie. Il compta cinq, non six porte-avions sagement rangés bord à bord. Toute la

flotte du Pacifique était mouillée à San Diego. Les marins pourraient encore profiter du bel été finissant, des plages ensoleillées de North Island et de la fraîcheur de Balboa Park. Une ombre traversa la mémoire de l'octogénaire : sans savoir pourquoi, il pensa à Pearl Harbor.

C'était l'heure de sa séance de jacuzzi. Il avait fait déposer, dans sa véranda, le lourd bassin aux eaux bouillonnantes dont la chaleur effaçait ses rhumatismes et lui redonnait la vigueur d'un jeune homme.

— Suffisamment pour baiser Juanita, dit-il en riant de lui-même.

Il parlait de sa bonne mexicaine qui avait la moitié de son âge.

— Il faut bien que je garde ma réputation de Français.

Il enfila un maillot de bain noir et se dirigea d'un pas traînant vers la baignoire magique. Soudain, il s'arrêta, tous ses sens aux aguets. Une longue pratique de la méditation lui avait appris à passer instantanément de la paix la plus profonde à l'activité la plus intense. Un bruit léger, un mouvement imperceptible autour de la maison avaient attiré son attention. Il resta quelques minutes immobile sans plus rien percevoir, puis se détendit en reprenant sa marche. La maison était sécurisée : des caméras surveillaient l'approche des importuns, et des alarmes étaient dissimulées dans la clôture.

— Probablement un coyote qui rôde dans le chaparral, dit-il en forçant le ton. Ils viennent sans vergogne fouiller dans les poubelles.

Il craignait bien plus les serpents à sonnette qui, eux aussi, chassaient dans les hautes herbes. Il en avait même trouvé un endormi dans sa boîte aux lettres. Il avait pour habitude de les tuer à la carabine, d'une seule balle. Jamais il ne manquait la forme ondulante.

Après avoir réglé sur la position la plus forte la fureur des eaux prisonnières, il se laissa glisser dans l'onde bien-

faisante avec un soupir d'aise. Le courant violent massait chaque muscle de son corps. Les bouches crachaient leur liquide brûlant dans son dos, sur ses jambes, sous ses pieds. Il se détendait ; chaque cellule de sa peau était envahie par une jouissance extrême, tandis que son esprit, illuminé par les leds rouges qui tapissaient le bassin, partait dans des rêves paradisiaques et érotiques. Pour rien au monde il n'aurait renoncé à son spa quotidien. Il ferma les yeux de longues minutes, jusqu'à s'assoupir.

Ce fut encore l'instinct qui lui fit lever les paupières. Ce n'était pas un son qui avait dérangé sa quiétude. Le vacarme furieux de l'eau, qu'il comparait à l'océan en colère, couvrait tout autre bruit. Mais quoi ? Il parcourut du regard le désert environnant, tourna légèrement la tête vers le port au loin. Rien ne vint gêner sa vision. Il abaissa les yeux sur les lumières rouges qui éclairaient d'un ruisseau de sang la cataracte dans laquelle il baignait. Son cœur bondit dans sa poitrine : il y en avait une de trop !

Un viseur à infrarouge ! eut-il le temps de penser avant de plonger la tête sous les flots.

La balle le manqua d'un centimètre et vint s'enfoncer dans le bois de la véranda. Le nez affleurant à la surface, pour ne pas offrir une cible à l'agresseur, il s'efforça de calmer les palpitations affolées de son cœur. Réfléchissant à toute vitesse, il élaborait un plan. Son revolver, qu'il ne rangeait jamais loin de sa main, était suspendu dans son holster, dans la véranda. Bander tous ses muscles, prendre appui sur le fond du bassin, jaillir comme un diable du piège des eaux, dégainer et ouvrir le feu.

Je compte jusqu'à trois, pensa-t-il.

Une terrible explosion mit un terme à son existence.

II

Sarlat, en Périgord, le 11 septembre 2001

Pierre Cavaignac regagnait Sarlat après un déjeuner de travail avec son ami Thierry. Ils préparaient ensemble un ouvrage sur les représentations humaines dans les grottes préhistoriques ornées du Périgord. Pierre aimait bien quitter le domaine archéologique de l'histoire pour plonger dans l'univers mystérieux d'avant l'invention de l'écriture. Il avait l'impression d'évoluer entre les sciences exactes et l'univers fantastique. Le préhistorien l'avait royalement reçu dans le vieux moulin qu'il avait restauré à Bouzic ; de copieuses agapes périgourdines avaient achevé leur travail.

Sur le chemin du retour, Pierre avait allumé la radio. Le poste grésillait, et il ne captait les informations que de manière intermittente. Il nota qu'un avion se serait écrasé contre une des tours jumelles du World Trade Center, à New York. Un avion de tourisme égaré ou en panne, sans nul doute. Il se souvint d'avoir lu qu'après la guerre, un bombardier B25 avait ainsi percuté l'Empire State Building, causant quelques morts.

Il poursuivit sa route, habité par un vague malaise, puis il stoppa net son véhicule lorsqu'il traversa le bourg de

Nabirat. Le signal, soudain devenu clair et audible, ne laissait plus de doute.

« À quatorze heures quarante-six, huit heures quarante-six, heure locale, un avion de ligne s'est écrasé contre la tour nord du World Trade Center de New York, entre le quatre-vingt-treizième et le quatre-vingt-dix-septième étage. Un violent incendie s'est déclenché. L'hypothèse d'un attentat terroriste semble des plus probables. Nous interrompons nos programmes dès que nous serons en mesure de vous donner d'autres informations. »

La musique classique avait remplacé la voix du speaker ; Pierre resta hébété, incapable de poursuivre sa route pendant plusieurs minutes. Il s'appêtait à redémarrer quand le journaliste reprit la parole, un brin d'affolement dans la voix :

« Nous apprenons à l'instant qu'un deuxième Boeing s'est abattu sur la tour sud du World Trade Center. Des débris sont disséminés partout dans le quartier. Les victimes sont nombreuses, et les deux gratte-ciel sont à présent en feu. Il s'agit bien d'une attaque terroriste. »

Pierre secoua la tête pour chasser la torpeur qui l'envahissait. Comme groggy, il prit le temps de téléphoner à Marjolaine Karadec, sa compagne.

— Allume la télévision ! Il se passe quelque chose !

Il démarra en trombe et roula à tombeau ouvert jusqu'à Sarlat.

Il la trouva recroquevillée sur le canapé du salon, fascinée par l'écran. Les images tournaient en boucle. On voyait un avion biréacteur foncer sur la tour, la percuter, la traverser presque. Des langues de flammes, de kérosène brûlant, et une pluie de scories jaillissaient du côté opposé. La deuxième attaque avait pu être filmée ; elle s'imprégnait sur les rétines et dans les mémoires comme une obsession. Le cliché était déjà historique.

Tout à côté, la première tour dégageait une vapeur noire et sinistre. Au sol, des gens couraient, certains étaient couverts de poussière de plâtre, noircis de fumée. Les voitures de pompiers, les policiers en uniforme semblaient s'agiter dans un grand désordre.

Marjolaine ne leva même pas la tête quand Pierre pénétra dans la pièce. Des larmes qu'elle semblait ne pas sentir coulaient continuellement sur son visage. New York était sa deuxième patrie ; elle y avait vécu de nombreuses années. Elle se sentait volée, violée, agressée dans sa chair. Il s'assit à côté d'elle, la prit par l'épaule ; elle était comme une pierre, rétive à la tendresse. Ils restèrent assis devant la télévision, à l'instar de millions de spectateurs, serrés comme deux petits vieux devant leur cheminée. Un mélange d'effroi et de colère les envahit peu à peu devant le spectacle de ces milliers de personnes enfermées dans leur piège de béton et de cristal. Ils pouvaient presque les entendre mourir. Les journalistes annonçaient l'effondrement probable des édifices. Cela leur sembla impossible. Comment des tours solides, bâties pour durer, pouvaient-elles être si vulnérables ? Ils regardaient tomber les corps de ceux qui préféraient le suicide à la mort par les flammes, irréelles images d'oisillons qui tentaient d'apprendre à voler, d'appriivoiser ce ciel d'où la mort était venue.

Une heure plus tard, comme des millions de téléspectateurs, ils poussèrent ensemble un cri d'horreur à la vue des deux tours qui s'effondrèrent sur elles-mêmes, l'une après l'autre, comme un écho aux hurlements d'agonie de ceux qui moururent à cet instant. Il leur sembla que des gémissements émanaient de leur salon et que la pièce se couvrait de poussière, à l'ombre de la mort. La tour numéro deux lança un nuage éruptif, suivi de la rotation de son sommet, avant de disparaître derrière une nuée de poussière. Quelques minutes auparavant, on avait annoncé l'arrivée d'une

équipe de pompier au soixante-dix-huitième étage pour secourir les naufragés du ciel.

La tour nord subit le même sort, propulsant autour d'elle trois cent mille tonnes de gravats. Quelques survivants, miraculés, jaillirent des décombres dix minutes plus tard.

Pierre et Marjolaine, sidérés, ne pouvaient détacher les yeux de ces images d'apocalypse. En archéologues expérimentés, habitués aux effondrements, à respirer la terre et le sable, ils pouvaient ressentir physiquement la souffrance de ces individus noircis, ces silhouettes de boue et de cendres qu'ils voyaient courir.

Peu à peu, l'affolement des journalistes fit place à du professionnalisme froid, maîtrisé. On annonçait un troisième avion, écrasé sur le Pentagone ; un quatrième s'était abattu dans la campagne de Pennsylvanie. L'agression terroriste, quasi militaire, ne faisait plus aucun doute. On annonçait le chiffre de trois mille morts. Pierre laissa échapper entre ses dents :

— Cette fois, nous sommes en guerre.